

Michel DUCOBU

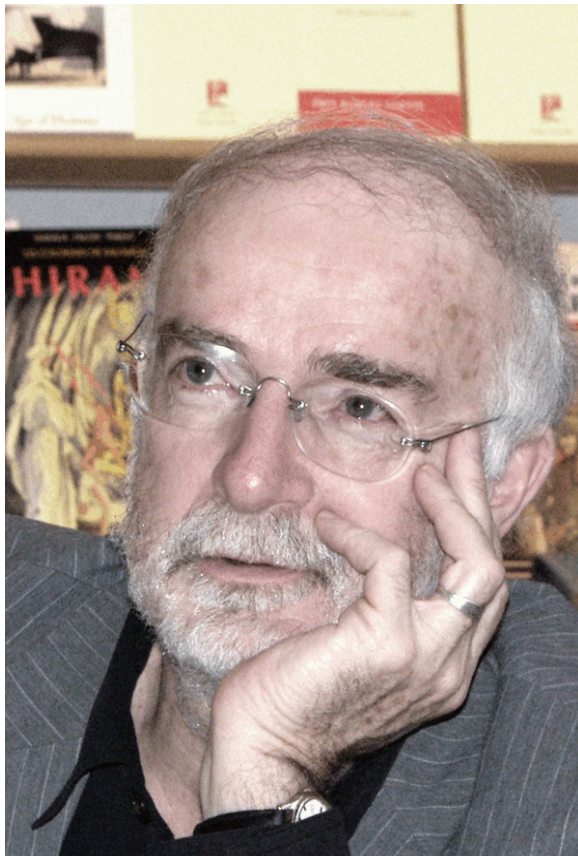


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Robert LAMBERT & Albert MACOURS

1990

La poésie de Michel Ducobu est placée à la fois sous le signe de la rigueur formelle et de la richesse lexicale. Tout orientée vers la nature, imprégnée profondément des quatre éléments présocratiques qui constituent l'essentiel de sa matière nourricière, elle devait inévitablement s'inscrire dans la lignée des haïku japonais, bref et intense moment de méditation poétique qui ne laisse derrière lui que la trace de vers simples, mais hautement inspirés.

Tel est le paradoxe de la poésie de Ducobu, déjà souligné par Lucienne Desnoues dans la préface de *Quatre âtres de rigueur* : une nature foisonnante qui, pour cimenter sa patience, se tourne vers l'éternité de l'Orient...

Biographie

Michel Ducobu est né à Bruxelles en 1942.

Licencié en philologie romane de l'U.L.B.

Professeur de français à Namur.

Animateur du théâtre du Gibet. Fondé en 1969, ce théâtre estudiantin a monté, entre autres, Ghelderode (*Les aveugles*, *La pie sur le Gibet*), Obaldia (*Classe terminale*), W. Allen (*La Mort*), Ionesco (*La Leçon*), Sternberg (*Les Variations de Sternberg*) et de nombreuses adaptations de légendes, de fabliaux et de farces du Moyen Age.

Professeur, poète, chroniqueur (près d'une centaine d'articles sur la littérature, l'art régionaux, l'environnement), homme de théâtre, adaptateur et metteur en scène (*Les Exclamations* de sainte Thérèse d'Avila, interprétées par Éveline Legrand dans le cadre d'Europalia-Espagne), Michel Ducobu voue sa vie au travail et à la nature. Sa manière d'écrire et d'être au monde est la même et se fonde sur l'observation, le respect et la défense de la nature. Il a dirigé pendant plusieurs années le groupe d'action et de défense des sites de la vallée mosane.

C'est dans cet esprit qu'il publie autour des années 80 trois recueils de poèmes : *Quatre âtres de rigueur*, *Lavis de langue pâlie* et *Le bol et le bouleau*.

En 1985, il écrit une oeuvre vouée à la beauté féminine, *Stabat alba*, qui représentera la Belgique francophone au Festival international de poésie-musique à Louvain, au cours de cette même année.

Depuis lors, Michel Ducobu se consacre de plus en plus au théâtre : adaptation du *Purgatoire* de Dante pour le TNB (mise en scène de P. Laroche en 1992) ; écriture de pièces en un acte : *Vesper, Nox* (lectures scéniques aux Bateliers, à Namur, et au Botanique, à Bruxelles ; mise en voix : J.-M. Evrard) ; *Victor ou le Père pourrissier* (diffusion sur RTBF3

Michel DUCOBU - 6

en juin 1992, sous le titre *L'heure du crapaud*; mise en ondes, J.-L. Jacques).

La poésie n'est pas délaissée pour autant. En 1991, il achève un recueil, *Le coureur courbe*, qui, par le thème abordé, celui de la vie et du temps qui passent, révèle une nouvelle orientation dans l'oeuvre du poète.

Bibliographie

Poésie

- ***Tamissance***, Grassin, Paris, 1962.
- ***Raison raide***, La Dryade, Virton, 1974.
- ***Quatre âtres de rigueur***, Maison Internationale de la Poésie, Bruxelles, 1979. Préface de Lucienne Desnoves.
 - Premier Prix International Robert Goffin.
 - Prix Littéraire de la Ville de Bruxelles.
- ***Lavis de langue pâlie***, Taille aux Joncs, Namur, 1984.
 - Postface de L.-S. Senghor.
 - Lavis de Xavier Lefèvre.
 - Musique d'Albert Macours.
- ***Le bol et le bouleau***, Taille aux Joncs, Namur, 1984.
 - Lavis de Taka Matsuo
 - Prix spécial au *130 Premio Internazionale di poesia Sicilia* (auteurs étrangers).
- ***Stabat alba***, Leuvense Cahiers, série européenne, 1985.
 - Musique de Jean-Luc Balthazar.
 - Réédition par le Musée Félicien Rops, Namur, 1991.
 - Illustrations de Jean-Marie Goffin.

Théâtre

(non publié)

- ***La passion du second larron*** (Théâtre du Gibet).
 - Prix Diego Fabbri (Palerme).
- ***La tentation de saint Antoine*** (Compagnie du Blé Brûlé).
- ***Victor ou le Père pourrissier***, pièce en un acte (diffusée sur RTBF, 3ème programme en juin 1992 sous le titre ***L'heure du crapaud***).

Théâtre (suite)

(publié)

- *Vesper, Nox*, pièce en un acte, Promotion-Théâtre, Morlanwez, 1989 ;
Prix Promotion-Théâtre.

(adaptation)

- *Le purgatoire (La divine comédie)*, Dante), pour le Théâtre National de Belgique, 1992.

Texte et analyse

Le cri croyable des corneilles...

*O le cri croyable des corneilles
pour qui croit encore à l'auspice !*

*Très haut à la tempe de l'aube
l'oiseau est caillot d'ombre aiguë.*

*Au zénith des zones interdites
il est nadir de nuit nuisible.*

*De tout le trouble vol nocturne
il est l'unique exil narquois.*

*Alors immensément sonore et rauque
du bec à l'archet sec des plumes.*

*O sa voix ce violon sans cordes
râclé sur l'os même des côtes !*

*Cette poulie lyrique qui hisse
son crissement de questions fixes.*

*Cor niellé de sons sarcastiques
coryphée d'un piètre choeur pendu.*

*O ce guttural grabuge de grotte
infernale méprise de l'oeil révulsé !*

*Corneille du matin vil mâchefer
de tout un bûcher de basse houille.*

*Sorcière de quel sabbat sale
cornette de quelle veuve nue ?*

*Caillou de colère jet d'injure
morsure de masque salve de suie.*

*O le croassement d'âcre gorge
le rot retors d'une bile croupie !*

*Carillon de cave graillement gris
crécelle d'entrailles drolatiques.*

*O ton râle d'impériale santé
ton rire de charognarde graisse !*

*Rat réincarné miracle misérable
taupe en touffe d'ailes huileuses.*

*Tourterelle tordue en deuil de délices
née de la tourbe des métamorphoses.*

*L'aurore est rayée de ton salut
mince menace infinie crevasse.*

*Fouet tu frappes la parfaite page
d'un vers de lapidaire augure.*

*O le cri crucial des corneilles
pour qui lit dans la paume du jour !*

(Quatre âtres de rigueur)

Le cri croyable des corneilles...

Dès le titre, nous pressentons que Michel Ducobu accorde au cri des corneilles une importance toute particulière.

Le choix de l'épithète *croyable* ne s'explique pas seulement par un pur effet d'harmonie imitative ; le croassement des oiseaux est, aux yeux du poète, lourd de signification.

*O le cri croyable des corneilles
pour qui croit encore à l'auspice !*

Le ton exclamatif des deux premiers vers révèle la fascination que les corneilles exercent sur Michel Ducobu. Elles sont porteuses d'un message que, seuls, quelques privilégiés (*encore*) sont capables de décrypter (*auspice*).

*Très haut à la tempe de l'aube
l'oiseau est caillot d'ombre aiguë.*

Non seulement par son cri, mais aussi par le point sombre qui le représente au lever du jour (v. 3), l'oiseau ne manque pas d'accrocher l'attention.

Il y a en lui quelque chose à la fois d'inaccessible (*très haut*) et d'inquiétant (*caillot d'ombre aiguë*).

*Au zénith des zones interdites
il est nadir de nuit nuisible.*

C'est sur le mystère incarné par la corneille qu'insiste Michel Ducobu dans ces vers. Deux termes techniques d'origine arabe, pour la définir comme une contradiction vivante (*nadir, au zénith*).

Des allitérations (z,t,d,n), et des assonances (i) renforcent, dans ce distique, l'idée exprimée par les mots.

*De tout le trouble vol nocturne
il est l'unique exil narquois.*

Plus encore que dans les vers précédents se marque ici la séduction que la corneille exerce sur le poète.

Ne fût-ce que par les sonorités (contraste entre les sons assourdis du vers 7 et la prédominance des voyelles aiguës -i- dans le vers 8), le poète la distingue du monde confus de la nuit (vers 7), auquel elle prend plaisir à échapper (*exil narquois*).

*Alors immensément sonore et rauque
du bec à l'archet sec des plumes.*

*O sa voix ce violon sans cordes
râclé sur l'os même des côtes !*

Ce qui fascine Michel Ducobu, dans ce passage, – et la construction des vers 9 et 10 le souligne –, c'est à nouveau le cri de l'oiseau, un cri qui écorche l'oreille (succession de vibrantes -r- et gutturales -c-) mais qui a dans l'âme du poète un profond retentissement (ton exclamatif des vers 11 et 12).

*Cette poulie lyrique qui hisse
son crissement de questions fixes.*

*Cor niellé de sons sarcastiques
coryphée d'un piètre choeur pendu.*

*O ce guttural grabuge de grotte
infernale méprise de l'oeil révolté !*

Ces sons discordants de *poulie* mal graissée (*crissement*) ne retiennent pas seulement l'attention du poète pour leur *musique*, mais surtout pour le message dont ils sont chargés (*questions fixes*).

On comprend de mieux en mieux pourquoi Michel Ducobu s'intéresse aux corneilles: une communion profonde s'établit entre lui et l'oiseau. Images et sonorités dans les vers 15 à 18 épaississent le mystère qui nimbe la corneille, insistent sur le fait qu'elle appartient à un monde étrange, au monde de la littérature fantastique.

*Corneille du matin vil mâchefer
de tout un bûcher de basse houille.*

*Sorcière de quel sabbat sale
cornette de quelle veuve nue ?*

*Caillou de colère jet d'injure
morsure de masque salve de suie.*

Toute une succession d'appositions pour définir la corneille du matin. Métaphores dépréciatives qui soulignent la couleur de l'oiseau (vers 19-20), son allure inquiétante (vers 21-22), la réaction qu'elle déclenche chez l'observateur qui se sent agressé par cette messagère matinale (vers 23-24).

*O le croassement d'âcre gorge
le rot retors d'une bile croupie !*

*Carillon de cave graillement gris
crécelle d'entrailles drolatiques.*

*O ton râle d'impériale santé
ton rire de charognarde graisse !*

Mais c'est au cri de l'oiseau que, immanquablement, revient Michel Ducobu. Ce qu'il y a de lugubre (vers 25-26), de sinistre (vers 27-28), de funèbre (vers 29-30) dans ce cri remue le poète jusqu'au plus profond de lui-même.

*Rat réincarné miracle misérable
taupe en touffe d'ailes huileuses.*

*Tourterelle tordue en deuil de délices
née de la tourbe des métamorphoses.*

De plus en plus obsédé par ce croassement macabre, pourquoi le poète ménagerait-il l'oiseau qui, cependant, le tient sous son charme ?

*L'aurore est rayée de ton salut
mince menace infinie crevasse.*

*Fouet tu frappes la parfaite page
d'un vers de lapidaire augure.*

*O le cri crucial des corneilles
pour qui lit dans la paume du jour !*

La journée s'est avancée, l'aurore a succédé à l'aube et que constatons-nous ?

Que la corneille a perdu de son pouvoir maléfique (*mince menace*), de son allure effrayante (*fouet*)... si pas de son mystère (*infinie crevasse*) !

Son cri se fait plus bref (*lapidaire augure*)...

Néanmoins il demeure lourd de signification (*cri crucial*, ton exclamatif, allitérations) pour l'initié, capable de l'interpréter.

Michel Ducobu nous propose une poésie travaillée, certes, mais qui, à aucun moment, ne sent l'effort. Termes rares, associations insolites, sonorités expressives fleurissent on ne peut plus naturellement sous sa plume. Aussi est-ce avec beaucoup de plaisir que le lecteur se laisse entraîner par ce subtil enchevêtrement des métaphores, des rythmes et des allitérations, vers le monde fascinant auquel il est convié...

Choix de textes

Raga du soir

Long roulement rouge de l'astre à la crête de l'écroulement flou des couleurs

Et le rose alors radieux de la lumière irradiée à fleur d'une terre tremblante

Occident excurrent d'un terme à l'autre de l'instrument savamment oriental et lent

Tel un juste pin de piété parfaite et puis le soupir très succombant sur les épaules déployées

Seule l'hirondelle d'une aile lacérante lance sciemment le silence ainsi qu'un silex

Au-dessus de l'eau lointaine laissée à l'ancre en une rare barque d'abandon bleuté

Soudain le soir se sépare en un désenchantement sobre de la nuit à naître noirâtre

Songe alors au son suave du santal qui s'évapore somptueusement en spirales désespérantes...

(Quatre âtres de rigueur)

En heures de pure oeuvre

*Je voudrais diviser la vie
en présences précises
en passions exactes*

*à l'exemple exclusif
des baies blanches
au clavier du cloître*

*là la lumière est loyale
prodige de prudence
discipline de lignes*

*le jour est de juste ouvrage
l'instant est strie sûre
l'heure lente colonne*

*les pas sont oeuvre de pudeur
sages et similaires
si lisses d'attention*

*la règle irrigue le rêve
le front est fertile
de simples sollicitudes*

*la clôture est l'augure du futur
quiétude de la quête
entre les quatre questions*

*le matin se dévoile à la vasque
midi est voeu de vigilance
au fer fidèle*

*le soir salue toute certitude
et la nuit mince
est lien de laine*

*l'existence est évidence dense
partage d'âges pleins
calcul clair et clos*

*le lieu d'un feu entier
de flammes parallèles
d'éclats calmes*

*là-bas l'abbaye de bonne source
de pierre parfaite
et de saisons séparées*

*Je voudrais en déduire le sens
la grave géométrie
la foi franche des formes.*

(Quatre âtres de rigueur)

*Beauté du thé
entre terre et thèière
comme coulé clair
d'une infusion de soleil.*

*

*L'heure des hauteurs du thé
très rigoureusement répétées.*

*

*Barques dans la brume
plumes dans la vasque.*

*

*En écoutant la pluie près de l'étang
la tête sous un toit d'attente luisante.*

* *

*Hirondelles d'air gris
entre l'hiver et l'ivresse.*

*

L'heure de l'effleurement oriental.

*

*Palissades de pâleur
paravents de vents
pour une parole peinte
à peine sur le santal*

*maison aromatisée
en son seul milieu
d'un léger vers vertical.*

*

*Une chambre d'ambre
nonchalamment blanche.*

* *

*L'instrument horizontal
encense le silence seul
en neuf fumées flûtées.*

*

*Le léger lit illimité
île ailée de l'air.*

*

*La vie s'est évaporée
telle une aquarelle de thé.*

*

Brièvetés de beauté.

(Lavis de langue pâlie)

I.

*Les yeux ailes linéaires
le bec plume du milieu*

*perpendiculaire ordre de proie
de trois traits de maîtrise.*

II.

Mur et posture

*qu'entre toi-même
et le miroir de pierre
ne soit que le sens
que suit ton ombre*

*tu seras le soir
l'heure du mur*

*pinceau de présence
sur plan de pâleur.*

III.

*Ni gris ni vrai
mais outre le blanc.*

IV.

*Lieu de bleu
à l'aube de l'aile.*

V.

*Bol et bouleau
aurore de l'arbre.*

VI.

*Le bâton bleu de l'aube
sera blanc le soir et bougie*

*allume-le de ta main de midi
il brûlera d'une ardeur droite.*

VII.

*Château de chair
le corps a ses créneaux
de blanches recherches*

*d'un gel de dur donjon
sur la neige des genoux
s'écartent ses étais d'automne*

*périmètre de permanence
la posture est précisante
entre ses os et ses ciments.*

VIII.

*Lune lac d'alun
où se précise le plein
d'une lacune grise.*

(Le bol et le bouleau, p. 2.)

XXI.

*Pelure d'impureté pâle
sur le bouleau limpide.*

XXII.

*Laine d'haleine blanche
à l'aube du bouleau bëlant.*

XXIII.

*Pierre pour le repos pauvre
aile d'aveugle voyage*

être entre.

XXIV.

*Le pain à l'épreuve
de la lame du matin*

*l'aurore du grain d'oeuvre
au couteau du coup d'oeil.*

(Le bol et le bouleau, p. 6.)

*Femme feuille faïtière
à l'arbre de la main arborante*

*haut tremblante
au comble de la conception*

Michel DUCOBU - 22

*Te dire debout
des doigts doriques aux divisions invisibles
des vaisseaux de la naissance*

*Te louer de ton pli lingual
aux dents douces de ton dos*

*Saluer d'un éblouissement d'huile
ce souverain soulèvement
cette strie rare de racine
haussée au pur rapace regardant*

[...]

*Mais tu est immense
au sommet mince*

*écorcerai-je clairement
la colonne illimitée
où s'élèvera l'alouette
du mot majeur*

*ou l'élégie sera-t-elle boulaie douloureuse
trop parée de pleines plaies d'impiété*

[...]

*Ciseler la conque du cou
le déclore de ses colliers d'écume*

*à l'avoir vu si virtuellement floral
voué au vase des vagues*

*qu'il soit le commencement du corps
le calice calme du coquillage*

*et que la bénédiction des embruns embue
cet instant d'un étale scapulaire.*

[...]

*Entendre contre le tympan pieux
sous l'écorce de cintre tendre
les riches versets rutilants
les ruisselets de fuites bleues*

*tout un opéra de paroles salivaires
de sucS sonores et de rythmes rouges
une fête frayante de fluence
sous l'élevante voûte du ventre*

*femme à la forme la plus fertile
vasque inverse où coulent les couleurs*

*et cet ombilic où le cône de l'ouïe
écoute le tintement du temps
le roucoulement éclairant de l'éclosion*

*nid de dénouement d'où le ruisseau
rompu court aux rayons de terre*

*une semence en ce mystérieux orchestre
et l'instrument matriciel culmine
par-delà l'entrelacs des accords.*

[...]

(Stabat alba)

Synthèse

Après *Tamistance* (1962), oeuvre de jeunesse, écrite sous le signe de Verlaine et des poètes symbolistes, Michel Ducobu commence, au milieu des années 70, une oeuvre poétique éminemment personnelle tant par les préoccupations exprimées que par l'acquisition d'un langage aux traits nettement définis.

Raison raide (1974), qui se situe au point de départ de cette évolution, exprime le besoin d'un langage nouveau, d'une nouvelle manière de voir, qui sera en même temps une nouvelle manière d'être. Toute une série de poèmes donne à ce recueil l'allure d'un Art poétique, définissant une méthode faite de simplicité, de sobriété, privilégiant, comme son titre l'indique, le rôle de la raison, dans la mesure où elle maîtrise, ordonne, sublime, par une sorte de transmutation, les données des sens. Cette recherche de *paroles parfaites*, cette ambition d'atteindre au *poème clos et calme*, est redevable d'influences orientales, tel le yoga, influences qui ne manqueront plus de s'exercer sur l'oeuvre du poète.

Ce nouvel art de vivre et d'écrire trouve sans doute son expression la plus développée dans *Quatre âtres de rigueur* (1979). Raison, rigueur forment la structure, le cadre qui fixe l'infinie mouvance du monde pour en faire une oeuvre d'art digne de contemplation. Les préoccupations du poète apparaissent ici d'une manière clairement définie. Cette poésie s'affirme comme une poésie de la rencontre entre la nature et l'homme, une sorte de mariage dont les partenaires en réagissant presque chimiquement l'un avec l'autre accèdent à une forme supérieure de leur condition. Abordée dans ses aspects les plus simples, ceux qu'on rencontre au hasard des promenades (la terre, les fleurs, les arbres, les oiseaux), la nature, filtrée par le regard de l'artiste, semble trouver son achèvement dans le langage poétique. La forme devient donc ici plus

qu'un support, elle est elle-même un élément signifiant, puisqu'il s'agit de transfigurer le fond imprécis de la vie, de le sublimer par l'esprit, de l'élever au statut de l'oeuvre d'art. De là, ce souci pour la beauté de la langue, pour l'exactitude du mot et sa qualité sonore, ce goût exubérant pour l'allitération utilisée comme une palette de couleurs ; de là, plus encore, une recherche aiguë pour structurer l'ensemble, le bâtir comme une architecture, en l'innervant du module quatre, lui-même symbolique de stabilité, sans négliger pourtant un rythme temporel, puisque l'ensemble du recueil évolue de l'aube à la nuit. Il y a dans cette recherche comme un nouveau classicisme, très proche par l'esprit du classicisme antique qui voyait dans l'art comme l'extrême aboutissement d'un monde s'ordonnant du Chaos au Cosmos.

Écrits sous l'influence plus accentuée encore de l'Orient, celle du Japon, cette fois, du Zen, et plus précisément de la technique du haïku, les deux recueils qui suivent, *Lavis de langue pâlie* (1982) et *Le bol et le bouleau* (1984), prolongent sous une forme plus picturale, en poèmes courts et denses, parfois une seule ligne, les préoccupations des *Quatre âtres de rigueur*. Le poème est ici conçu comme un reflet très cerné du monde dans son infinie diversité, une trace atténuée, comme le ferait un pâle lavis, concentrant en quelques mots un moment rare par sa qualité. La musicalité, le rythme extrêmement soignés, l'aspect nominal de l'écriture donnent à chaque élément le fini d'une estampe. Qu'il s'agisse d'un regard sur la nature, un intérieur, des gestes quotidiens, l'instant, en s'imprimant sur la page, est en quelque sorte sacralisé et brille comme une invitation à vivre une vie sereine et raffinée, elle-même proche de l'oeuvre d'art. Très soigné dans sa composition, le recueil s'épanouit avec une unité de style, une finition qui rappelle celle d'une oeuvre laquée. *Le bol et le bouleau* approfondit et développe cette orientation artistique. Comme *Lavis de langue pâlie* s'inscrit dans le déroulement d'une journée, celui-ci évolue au rythme plus large des saisons, chacune d'elles ayant la particularité de privilégier un de nos sens : l'oeil pour l'hiver, le toucher et le goût pour le printemps, le nez pour l'été, l'ouïe pour l'automne. De cette manière, l'oeuvre se présente aussi comme une réflexion sur les sens, sur leur pureté, leur distinction bien maîtrisée, pour qu'ils soient la voie d'accès à une forme renouvelée de voir et de vivre.

Stabat alba (1985) est un hymne à la femme, composé selon l'ancienne technique du blason. Le corps féminin s'y dessine aux yeux du lecteur, à travers un luxe de métaphores aquatiques ou végétales, se déployant tantôt avec une joyeuse exubérance, tantôt sur un mode plus retenu et épuré. Ainsi exprimée, la beauté féminine semble rassembler en elle la diversité des beautés de la nature pour les porter à un point de perfection.

Créateur d'une poésie qui touche de si près à la peinture et à la musique, Michel Ducobu s'est plu à rechercher la collaboration de peintres et de musiciens. ***Le bol et le bouleau*** a été illustré par un artiste japonais ; ***Stabat alba*** a été mis en musique ; ***Lavis de langue pâlie*** a bénéficié des deux formes d'illustration.

Robert LAMBERT & Albert MACOURS
Professeurs